

CARNET MONDAIN.

- 6 Janvier—Bal des Chevaliers de la Nlle Nuit.
10 Janvier—Bal de Nérée.
12 Janvier—Bal des Mithras.
21 Janvier—Bal des Olympiens.
24 Janvier—Bal des Faïstians.
24 Janvier—Bal des Mithras.
26 Janvier—Bal des Mystic Maids.
27 Janvier—Bal d'Obéron.
28 Janvier—Bal des Promothées.
31 Janvier—Bal des Atlantéens.
31 Janvier—Bal de Momus.
31 Janvier—The Carnival German.
31 Janvier—Arrivée de Rex.
31 Janvier—Procession et Bal de Prothée.
31 Janvier—Procession de Rex et Bal le Soir.
31 Janvier—Procession et Bal de Comus.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton.
4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton.
6me PAGE. Les Crânes ennemis.
Quelques anecdotes sur Napoléon Ier.
Les Deux Portraits.
8me PAGE. Discrétie, Monologue sur jeune femme.
Mondanités.
Chiffons.
Faits Divers.

L'ETIQUETTE.

Un souffle de modernité passe, ébranlant les vieilles institutions. Voici que la cour d'Espagne, écrit Jean Frolo, où régnait encore une ancienne et tyrannique étiquette, va, sur le désir du jeune roi, supprimer nombre de traditions compliquées et surannées, qui avaient force de loi.

L'émotion doit être grande parmi les chambellans, majordomes, "gentiles-hombres," de toute sorte et de toute fonction, gardiens d'un protocole qui était leur raison d'être. Mais, en vérité, on comprend que le souverain désire s'affranchir du despotisme de cette étiquette légendaire, pensant à lui comme aux autres qu'il souhaitait recevoir. Le roi s'en libérait bien, sans doute, en de fréquents déplacements, en se servant de la fiction de l'"incognito," qui est la grande ressource des princes. Mais la puérilité d'usages remontant à plusieurs siècles demeurait gênante et elle éloignait de lui, d'aventure, des hommes avec qui il eût eu profit à s'entretenir, se résignant malaisément aux formalités d'un cérémonial archaïque.

Ce sera un vraie révolution à cette cour d'Espagne qui, plus longtemps que les autres, avait gardé les habitudes de jadis. Sans doute, ce n'était plus tout à fait la même chose qu'à l'époque de "Ray Blas", où la camarera mayor — au nom de l'étiquette — ne souffrait l'accomplissement d'aucun des devoirs de la reine, ne permettant pas qu'elle jouât aux cartes, parce qu'elle ne pouvait jouer qu'avec des rois ou des parents de rois, ni qu'elle goûtât, parce que la reine devait manger seule, ni qu'elle sortît....

Il faut, pour que la reine sorte, que chaque porte soit ouverte, c'est réglé. Pas un des grands d'Espagne ayant droit à la clé. Or, nul d'eux ne peut être au palais à cette heure....

Ce n'était plus, aussi, comme au dix-septième siècle, où une reine d'Espagne était tombée de

cheval, personne n'osa s'approcher d'elle pour la secourir, "parce qu'on ne touchait pas à la reine."

Mais le temps n'avait pas encore fait justice de toutes les minuties et on peut employer ce mot — de toutes les puérilités constituant l'existence officielle. L'œuvre sera sans doute un peu longue de les abolir : il n'y a jamais plus de résistance que pour la suppression des choses inutile. Il serait bien étonnant que ce protocole, attaqué, ne se défendit point pied à pied. Il suffit, pour imaginer sa défense, de considérer l'énorme annuaire qui contient la nomenclature de tout le personnel de la maison royale, avec la délicate question des préséances.

L'effort pour balayer ces vieilleries est louable, mais il est douteux que ce soit, du jour au lendemain, au palais de Madrid, la simplicité de certaines cours du Nord.

La reine Isabelle, la grand-mère d'Alphonse XIII, avait déjà — comme si elle pressentait l'exil — cherché à lutter contre l'étiquette. Elle se plaisait à quelque liberté d'allures. Mais elle ne réussit pas à triompher de coutumes dont personne ne pouvait plus contester le ridicule. C'est ainsi que, bien qu'elle usât du chemin de fer pour ses voyages, l'équipage, attelé de mules blanches, qu'imposait le cérémonial, en pareil cas, continuait à être entretenu, et toutes les charges anciennes survivaient. La voiture aux mules blanches faisait, en Grande pompe, le même trajet que le chemin de fer, bien qu'elle fût vide. Elle arrivait, naturellement, à destination, escortée de dignitaires, plusieurs jours après la souveraine. Mais l'étiquette était sauve, et les règles fixées au temps de Philippe II étaient respectées.

Pour ne pas remonter à des temps trop éloignés, pendant une maladie de Ferdinand VII, le père de la reine Isabelle, le président du Conseil, Calomarde, était venu le voir. L'état du roi était très grave. Un de ses bras pendait hors du lit. Calomarde, obéissant à un sentiment instinctif, prit la main royale, inerte, et la plaça sur la couverture. Ce fut un grand scandale. Il n'avait que des fonctions politiques, il n'avait pas le droit de faire ce geste, qui n'était permis qu'au "majordomo mayor". Toute la cour prit parti contre lui, et ce mouvement, pour une assistance aussi simple, à laquelle personne n'avait songé, amena sa destitution.

Mais, aujourd'hui encore, les attributions des dignitaires de la cour sont étroitement réglées, et il y a des distinctions extrêmement subtiles entre les "gentilshommes de la chambre," de l'antichambre" et les "gentilshommes en exercice". Aux réceptions royales, les "becanados", on attend dans trois sa-

lons différents, selon la qualité des personnes reçues, et à chacun de ces salons, est attachée une légion de chambellans. Leur science facile est sûre. Ils savent à combien de coups de hallebarde frappés sur le sol par les "alabarderos", en costume somptueux d'un autre âge, ont droit les visiteurs introduits. Ils indiquent à quelle marche du grand escalier on doit se découvrir, d'après les titres que l'on possède, d'après les ordres dont on détient les insignes. Ils se joignent au milieu des difficultés de la hiérarchie, et elle est singulièrement compliquée dans ce pays où la "grandeur" ne confère plus que des privilèges de forme, dont on est fort jaloux. Par un contraste assez curieux d'ailleurs, l'Espagne est peut-être, dans la vie ordinaire, la nation où les classes sont le moins séparées les unes des autres. Il en est autrement à la cour. Une audience du roi implique une longue mise en scène. Cette cour est demeurée théâtrale. Ne le voit-on pas à la naissance d'un prince, où l'héritier du trône est présenté dans un plat d'or ! Ne le voit-on pas à la solennité du salut, entendu chaque samedi, à l'église d'Atocha, où le cortège, précédé de gardes au casque d'argent, comprend, pour un déplacement de quelques minutes, une cohue de titulaires de grandes charges !

Ne le voit-on pas à la pérennité de très anciens usages ? Tous les ans, le 6 janvier, un magnifique carrosse, entouré d'une brillante escorte, se rend chez le représentant actuel de la famille de Hajar. Ce carrosse ne contient qu'un habit de gala, d'une coupe à la mode du seizième siècle, qui est offert avec des cérémonies d'un autre temps, à ce grand d'Espagne. Ainsi se perpétue une tradition remontant à des époques lointaines. Un roi de Castille, qui s'était égaré pendant une chasse, repêché l'hospitalité d'un berger, qui refusa toute récompense. Le berger fat anobli.

Un des exemples les plus bizarres de l'observation des règles de l'étiquette est celui de la fermeture des portes du palais. C'est l'affaire d'autres dignitaires qui ont cette unique fonction, n'ayant pas laissé d'être fort sollicités. Bien que la palais soit aujourd'hui éclairé à l'électricité, quand sonnent onze heures du soir, ces dignitaires, ayant revêtu un uniforme spécial, se réunissent, et un suisse, en grande livrée, apparaît porteur d'une lanterne dorée, aux armes d'Espagne gravées au bas d'une de ses faces. Un des officiers de la maison royale reçoit d'autres officiers, dépendant de lui, une énorme clef, avec laquelle il est censé fermer les issues du palais. Il fait gravement le simulacre de ce geste, car cette clef gigantesque ne répond pas à des serrures modernes, puis la clef est remise, en grande solennité, à un chambellan désigné.

La nuit, en dehors des gardes qui seraient souffrants, d'autres dignitaires qui appartiennent, par tradition, aux mêmes familles nobles, veillent sur le sommeil royal, ne cessant de marcher (ce qui risque de l'interrompre) et échangeant, en se croisant, des paroles sacramentelles....

La raison originelle de l'étiquette, c'était cette opinion que les hommes sont plus frappés par les signes extérieurs que par le fond des choses. Mais l'éducation des peuples s'est faite, peu à peu, et ils sont plus portés, maintenant, à sourire de ces restes du passé qu'à les respecter.

connu d'émotion comparable à celle qu'elle éprouva en déchiffrant le billet du juge d'instruction. Elle redoutait instinctivement la justice et son imposant appareil. Elle n'eut garde de confier à personne la convocation dont elle était l'objet. Il serait temps d'en parler le lendemain, s'il y avait lieu, pour se faire valoir et reconquérir un prestige qu'elle regretta à peine.

Par bonheur, elle n'avait pas de leçon ce jour-là. Elle négigea son ménage, déjeuna vite d'une vague charcuterie, sur un coin de table, et partit, sans rien ranger. Dehors, la fraîcheur de l'air la saisit. Elle déplorait d'avoir pris un mantelet trop léger, fut sur le point de remonter, ne s'y décida point, dans la crainte d'arriver en retard. Elle parcourut d'un pas vif les quelques cent mètres qui la séparaient du palais de justice. Après un dédale de corridors obscurs, d'escaliers semés de chausse-trapes, symboles de la perfidie des juges, elle s'arrêta dans un antichambre-où, d'une chaîne d'argent, de favoris solennels et d'une bédaine respectable, l'huisier la pria d'attendre, sur le verdure vert d'un ébanoquette, que M. le juge la fit appeler.

Quelques Chiffres sur Londres.

Les statistiques que vient de publier le Conseil du comté de Londres nous apprennent que 4 795 789 personnes vivaient au 1er mars dans les limites administratives de la grande ville, sans parler de trois autres millions vivant dans son voisinage immédiat. C'est la plus vaste agglomération humaine que le monde ait jamais connue. Il y a 14 Londoniens par heure, et il en meurt 8. Choisissons dans ces statistiques quelques chiffres intéressants et notons d'abord que Londres compte : 3 415 kilomètres de rues, 611,786 maisons, 28,265 fabriques ou ateliers, 9,026 acres de parcs et jardins publics. Londres est probablement la ville la plus riche du monde; cependant, ses indigents figurent dans la proportion d'une personne sur 33 habitants. Sur 100 habitants, 20 finissent leurs jours à l'hôpital ou au "workhouse". Les sommes consacrées annuellement à soulager la misère forment un total supérieur à 251 millions de francs. En un an, l'alimentation des Londoniens a été partiellement assurée par les quantités de vivres suivantes : 419,037 tonnes de viande morte importée, 38 735 boeufs, 375,950 moutons, 174 352 tonnes de poisson, 340,000,000 litres de lait. En outre, 60,275 personnes ont été occupées à la préparation d'autres articles de consommation. On peut citer dans cette armée de travailleurs : 13 756 boulangers et pâtisseries, 5 242 confiseurs, 2 406 chocolatiers, 9 855 brasseurs, 4 283 ouvriers des manufactures d'eaux gazeuses. Les trains et tramways ont compté 949,000,000 passages, sans parler des millions de passages effectués par les fiacres et les omnibus, ces derniers étant au nombre de 3,762, dont un tiers d'autobus. La correspondance des Londoniens a été pour l'année de : 757 100,000 lettres, 165 800,000 cartes postales. Chiffres auxquels il convient d'ajouter 28 260 000 télégrammes et 145 905 633 conversations par téléphone. On compte à Londres 53 théâtres, 49 music-halls, 261 salles de concert, 11 musées, 88 bibliothèques publiques. Un dernier chiffre pour finir. Sur les 816 593 électeurs qui ont été les 3 783 membres des corps municipaux, on ne compte pas moins de 118 695 femmes jouissant du droit de suffrage en matière municipale.

Théâtre de l'Opéra.

Hänsel et Gretel et Coppélia ont été donnés hier, à l'Opéra; et les poupées offertes par la Direction sont échues à la petite Olga Lyngworth et à la petite Marion Wdsworth. Hier soir, c'est devant une salle comble que La Navarraise et Le Jongleur de Notre Dame, ont été représentés. Nous regrettons que l'espace nous soit mesuré dans ce numéro, ce qui ne nous permet pas de parler des deux spectacles d'hier comme nous le voudrions. Dans La Navarraise, Mme Demedy et M. Zocchi ont obtenu un franc succès. Mme Demedy a reçu des fleurs, et trois fois le rideau s'est levé pour que l'artiste vint saluer le public. En matinée aujourd'hui, Manon; le soir Miss Helyett.

QUELS PARESSEUX !

Les Coréens considèrent le moindre travail comme une véritable honte. Ce sont leurs femmes qui font toute la besogne. Ceux de la classe élevée ont des domestiques pour porter leur pipe et leur tabac, pour tenir leur cheval par la bride pour déplacer les pions lorsqu'ils daignent jouer aux échecs. Pourtant au troisième mois de l'année, pendant une période de quatorze jours, la loi autorise la boxe et ces faignants se livrent à leur indolence pour se livrer avec joie à un pugilat général et ininterrompu.

Que d'eau !

La quantité de liquide qui passe en une minute par-dessus les chutes du Niagara est de 300,000 millions de mètres cubes, ce qui fait au bout de l'année 137 milliards de mètres cubes : si ce liquide se déversait sur la France supposée plane, il la couvrirait d'une couche d'eau de trente centimètres. La chute du Niagara représente une puissance de 3 millions de chevaux une immense partie est utilisée comme force motrice.

ETAT SEMI-ANNUEL DE LA COMMERCIAL GERMANIA TRUST AND SAVINGS BANK

Table with financial data for Commercial German Trust and Savings Bank, showing assets (ACTIF) and liabilities (PASSIF) as of December 31, 1909.

OFFICIERS.

- WM MASON SMITH.....Président.
J. H. FULTON.....Vice Président et Gérant Général.
G. AD. BLAFFER.....Vice-Président.
I. M. LICHTENSTEIN.....Vice-Président.
HART D. NEWMAN.....Vice-Président.
E. B. LA PICE, Secrétaire des Branches.
GEO. J. STEVENS, Inspecteur.
M. S. JENTON, Assistant Inspecteur.
G. OWEN VINCENT, Caisier.
H. A. WULFF, Assistant Caisier.
E. G. DAVIS, Assistant Caisier.
O. F. NIEBERGALL, Officier de Confiance.

Les fortunes de Prusse

Le nombre des millionnaires prussiens a passé, en treize ans de cinq mille à huit mille. Ceux-ci ont centralisé entre leurs mains plus du quart de la richesse totale de la Prusse. Leur fortune globale s'est élevée à près de trente milliards de francs : elle a presque doublé depuis 1895. En revanche, il y a actuellement, à Berlin, près de 80,000 "sans travail".

PETITES ANNONCES.

Franchiser d'une maison très capable, d'entretenir un ménage, bonne référence. Adresse : L. 853 St-Louis. 2 jan-17



THE BIG CITY QUARTETTE. A l'Opéra cette semaine.

ronnée de roses et les mains jointes, sous la pierre du maître-autel. Cette vision peuplait ses cauchemars. Maintes fois, elle s'était vue, en songe, couchée elle-même derrière la glace de la chaise. Elle s'éveillait alors en sursaut, avec des oris qu'on entendait jusqu'à l'appartement de Mme Casal.

— Hélas ! soupira Mlle Fritz... Je la revois presque chaque nuit. — C'est qu'elle réclame des prières, affirma Mme Jaume, superstitieuse.... Pour moi, mesdames, on ne m'ôttera pas de l'idée qu'elle n'est pas morte naturellement, la pauvre demoiselle. Elle avait trop de vie, trop de santé.... Je me rappelle encore la dernière visite qu'elle m'a faite, l'avant-veille de l'accident. Elle me disait : "Surtout, madame Jaume, ne me mettez pas trop de crinolines !...." Elle n'avait pas les modes compliquées d'aujourd'hui.... Elle était pour la simplicité.... et pas fière, avec cela ! Ainsi, quand elle est venue commander sa robe blanche, elle a plaisanté avec Clémence. N'est-ce pas, Clémence ? — Oui, madame, elle m'a recommandé de conduire un de mes chevaux dans l'oriel de sa jupe, parce que cela porte bonheur. Mlle Fritz se taisait. Elle se souvenait seulement des paroles de Mme Jaume : "On ne m'ôttera pas de

l'idée qu'elle n'est pas morte naturellement." Cette phrase, qui résumait l'opinion de beaucoup de gens, résonnait d'étrange façon dans son cœur. Voilà que, soudain, involontairement, elle établissait un rapprochement entre ces paroles et la convocation qu'elle avait reçue, la veille au soir. Est-ce que les magistrats, secrètement, auraient ouvert une enquête sur la mort de Marthe ? L'idée lui vint de manquer un rendez-vous que M. Legrand lui assignait, en style laconique et peu courtois, à son cabinet du palais de justice, pour affaire urgente. Mais elle craignait les représailles terribles dont ces messieurs les juges sont coutumiers, et dont les récents qu'on lui en avait faits lui revenaient à la mémoire, comme aussi les ruses qu'ils emploient pour donner à l'innocent l'aspect d'un coupable.

elle se trouvait. Celle-ci, étroite et longue empruntait à une cour en forme de puits un éclairage douteux. Elle était horriblement verte, depuis la tapissérie de ses murs jusqu'aux bandes de carquette mochettes qui dessinaient d'étroits chemins sur la glace impolie du plancher. Au-dessus d'une vaste table rempart derrière lequel trônait l'huisier, une lithographie représentait l'empereur en uniforme militaire, roide, pompadé, la barbe effilée. Mlle Fritz le jugea bel homme, bien qu'elle fût légitimiste.... Tandis qu'elle détaillait sa prestance, une porte s'ouvrit. Le docteur Pigeon parut, reconduisit sur le seuil par M. Legrand. La vieille fille l'aborda, un peu pour se donner du courage et beaucoup pour étonner l'huisier indifférent. — Ah ! docteur, j'ai vu voir bientôt, Je ne suis pas vaillante, ces jours-ci, Je ne dors plus !... — C'est ça ! approuva M. Pigeon.

recevoir. Entre les deux fenêtres d'une chambre fort vaste, le buste de M. Legrand dominait une large table à tapis vert encombrée de dossiers. Une seconde table plus petite dans l'embrasure d'une fenêtre, était le domaine d'un autre monsieur glibre, sec et long, dont la plume grinçait d'une manière fort désagréable. Le juge se souleva à l'entrée de Mlle Fritz, lui offrit un siège en face de lui, dans la lumière convergente des deux fenêtres; puis il essaya ses lunettes, passa la main sur son crâne et s'accouda, la face projetée vers Mlle Fritz, que ces façons intimidèrent et qui défraya, par contenance, les amples volants de sa robe pecc.

me soigner à tour de rôle. Celle-ci n'avait prise pour confidente. Elle me confiait ses petits secrets de jeune fille, ses joies de fiancée, le chagrin, aussi que lui causait souvent sa cousine, laquelle semblait jalouser de son bonheur. — Laissez ces commérages, mademoiselle ! interrompit le juge, sévère.... Je vous demande simplement de préciser dans quelles circonstances vous avez accédé à l'hôtel d'Auribeau. Veuillez vous contenter de répondre à mes questions. — Je vous l'ai dit, monsieur, repartit échevènement Mlle Fritz. Je faisais à ces dames une visite quotidienne. — A quelle heure ? — A l'heure du goûter. — Vous étiez là quand Mlle Marthe buvait son lait ? — Oui, monsieur. — C'est très important.... Monsieur Gaillon, dit le juge, s'adressant à son greffier, notez bien ce détail.... Avez-vous souvenir, mademoiselle, d'avoir entendu Mlle Marthe d'Auribeau se plaindre que son lait eût le goût de pommes aigres ? — Peut-être.... Je ne me le rappelle pas. — C'est regrettable. Enfin.... Pouvez-vous me dire qui versait le lait dans les tasses ? — Mlle Henriette. — Toujours ? Vous en êtes certaine ? — Absolument certaine ; d'autant plus que le guerdon ou

Clotilde déposait son plateau se trouvait placé assez près de moi pour que je puisse prendre ma tasse et la replacer sans le déranger. — Ah !.... Et vous n'avait rien remarqué d'extraordinaire ? — Rien, monsieur ; mais je ne sais pas très bien le but de cet interrogatoire. — Interrogatoire est un bien gros mot, mademoiselle. Il s'agit d'une enquête, d'une simple enquête sur laquelle nous sommes tenus à une grande réserve.... Mais il m'a paru que vous, d'ordinaire si bien renseignée, pourriez me fournir des éclaircissements. En tout cas, je vous recommande un silence absolu, n'est-ce pas ? il y a tant de gens bavards ! — M. Legrand ne cessait pas de dévisager Mlle Fritz. Celle-ci, gênée par ce regard, détournait les yeux, s'agitant sur sa chaise. Le silence qui suivit lui parut interminable. M. Legrand reprit enfin : — Ainsi, mademoiselle, vous ne pouvez me fournir aucun renseignement ?.... Bien, j'en sais ce qui. — Il saisit son coupe-papier, l'examina de près, par-dessus ses lunettes, comme si cet inoffensif instrument recelait le mot secret de l'énigme qu'il cherchait puis : — La suite à dimanche prochain.